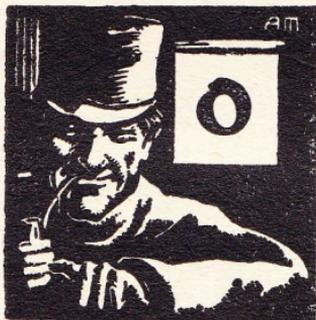


CHEZ LE PATRIARCHE DE VESQUEVILLE



On me signale un patriarche de Vesqueville, de quatre-vingt-quatorze ans, ayant bon pied, bon œil et excellente mémoire.

Je cours consulter l'oracle.

Accompagné d'un sagace introducteur, je le trouve suçant sa pipe pour activer la digestion, en tête à tête avec un autre trompe-la-mort.

La familière présentation terminée, on parle de la pluie et du beau temps pour aborder astucieusement l'objet de ma visite.

— Oh! déclare l'accueillant Jean-Joseph B..., nous n'avons jamais eu ici de sorciers ni de sorcières de première force. On marquait surtout leur présence dans les haies de Tillet, de Magerotte et des environs. Mais puisque cela vous intéresse, je vous livrerai volontiers mes souvenirs. Ça me rajeunira...

Un soir donc, « La roussette », de Moircy, allait rechercher son cheval, depuis le matin à la pâture. Il faut vous dire qu'à cette époque, on tenait les solipèdes en longue laisse : l'une des extrémités était attachée à un piquet et l'autre, à un ressort fixé au-dessus du sabot.

Elle rencontra une vieille femme qui, à brûle-pourpoint :

— Tu n'as pas peur, si tard?

— Pardine! peur de qui?

— A ta place...

Arrivée près de la bête, « La roussette » — elle ne s'expliqua jamais l'accident — tomba sur le piquet et dut attendre qu'on vînt la dégager.

— Un certain L..., de Saint-Hubert, chargeait du foin dans une prairie de Remagne, sise à proximité de la chapelle de Lorette.

Une femme passa — il y avait plus de sorcières que de sorciers — qui lui cria du chemin :

— Vous chargez beaucoup trop, m'fi. Je doute fort que vous puissiez rentrer avec une pareille charretée.

— Qu'est-ce que tu y connais? toi! riposta L...

Le « Borquin » (1) revenait tranquillement. Non loin de Moircy, une roue glissa de l'essieu et la voiture culbuta.

Une pause.

(1) Sobriquet des gens de Saint-Hubert.

— Celle-ci, propre à mon père, je me la rappelle comme si c'était hier.

Papa donc et son frère Jacques, musiciens, faisaient danser à toutes les kermesses des environs.

Les voilà à Moircy, la veille de la fête, au soir.

La coutume — conservée dans certains villages d'Ardenne — était de donner des aubades. Suivis des jeunes gens, les musiciens s'arrêtaient devant chaque maison comptant au moins une jeune fille et jouaient un air de leur répertoire, fort peu varié. Si la jeune fille venait remercier, c'est qu'elle irait au bal. La porte restant close signifiait nettement le contraire. La tournée finie, musiciens et jeunes hommes gagnaient le café où se donnait le bal pour y tirer au sort les jeunes filles (1).

Au cours de leur tournée par le village, les musiciens essayèrent cette apostrophe d'une vieille :

— Vous feriez beaucoup mieux de rester à Vesqueville que d'exciter au mal les gens de Moircy!

Rires et moqueries éclatèrent.

Furibonde, la maussade rentra et, fermant l'huis avec fracas :

— Nous verrons bien si vous musiquerez encore longtemps.

(1) Le dimanche, près de l'église, la première danse avait lieu en présence du curé. Le lundi, la jeunesse recueillait des œufs; le mardi, des tartes. Ce jour-là, au soir, il y avait un banquet.

Mon père, qui jouait du violon et mon oncle, de la clarinette, continuèrent. Mais, ô surprise! les parties du violon se décollent et l'anche de la clarinette se casse!

Morfondus, les musiciens durent rappliquer. Et les « Tchakossais » (1) ne polkèrent pas cette année-là.

Ce fait est véridique, affirma Jean-Joseph. J'avais alors huit ou neuf ans.

— Celle-ci s'est passée à Bras.

A l'époque dont je vous parle, habitait le long de la route de Recogne, près de chez Hélène, un magicien réputé : Jean Bouvier.

Comme il était très pauvre, ses enfants, d'un roux (2) ardent, couraient nu-pieds et à moitié vêtus.

Un jour, notre voisin, Alfred F..., alla chercher une voiture de seigle à Warinsart. Alors, les Vesquevillois essartaient parfois à deux lieues loin.

Près de chez Bouvier, Alfred, désignant du fouet les marmots qui gambadaient, dit à son camarade :

— Regarde donc, on dirait de jeunes nutons!

A l'instant même, le cheval, toujours fort doux, commença à ruer, à s'agiter, à frapper des pieds, et il fut impossible de le faire avancer encore d'un pas.

Nos deux gaillards restaient plantés là, tenant le

(1) Sobriquet des gens de Moiricy.

(2) Voir *La Défense wallonne*, numéro du 8 avril 1928 : « Ce que l'on dit des roux en Ardenne ».

loup par les oreilles, quand Bouvier, l'œil noir, parut sur le seuil de sa chaumine :

Voilà pour vous apprendre à traiter mes enfants de nutons, ricana-t-il. Maintenant, partez et que chose pareille ne vous arrive plus.

La bête, sans autre signal, se remit en marche (1).

Une nouvelle pause.

— Voici bien soixante ans, une maison de Vesqueville fut soudain infestée de rats. On ne voyait que ça dans les porcheries, dans les étables, à la cave, au grenier et jusque dans les chambres. Planchers troués, murs remplis de galeries, l'habitation était littéralement minée.

Que faire en semblable calamité?

Le propriétaire recourut à Koop, de Moircy, qui, dit-on, se connaissait merveilleusement en simples et possédait le secret de chasser les rongeurs.

Se rendant à la foire de Saint-Hubert, Koop s'arrêta chez Jean Mathieu. Les deux hommes parlèrent longtemps ensemble, tout en déjeunant : on avait mis les petits plats dans les grands.

S'adressant à moi :

— Justement, ça me rappelle que, venant de Bruxelles, vous devez avoir le ventre creux.

(1) Au cours de mes recherches, j'ai subi la narration de plus de cent anecdotes de « mariage ». Toutes les sorcières de renom en comptent plusieurs à leur actif.

Et, interpellant sa petite-fille, debout devant l'âtre :
— Voyons, Fernande, hâte-toi de faire chanter le coquemar.

Puis, revenant à Koop :

— A présent, dit celui-ci, bien repu, opérons.

Il fit d'abord écrire sur 116 minuscules morceaux de papier l'incantation suivante : « Rats, rates et ratons, au nom de sainte Walburge (1), je vous ordonne d'aller prendre résidence au Chenet ». C'est un taillis à un kilomètre du village. Les billets préparés, il les prit, lut dans un livre qu'il tira de sa poche et alla jeter les ordres dans la cave en donnant un coup de sifflet.

Comme en deçà du bois coule un ruisselet, le Leupont, il recommanda d'y placer une planche qui permît aux rats de le traverser.

Le lendemain matin, les billets avaient disparu, sauf un seul, ainsi que les rats.

Pendant la journée, le chat de la maison mangea le récalcitrant, ainsi puni de son obstination à rester.

Un clignement, et mon aimable cicérone, autant que moi désireux de ménager le vieillard et de lui rafraîchir la mémoire, dépose :

— Le voyageur se rendant de Laneuville-au-Bois à Lavacherie, rencontre, à mi-côte de la colline et à deux

(1) Voir *La Défense wallonne*, numéro du 25 mars 1928 : « Contre les rongeurs. »

cents mètres du château de Sainte-Ode, un oratoire rustique, humble chapelle surmontée d'une croix en fer.

A l'intérieur, sur un bloc de pierre se dresse une statue blanche, à manteau bleu, la main droite tenant une statuette à deux tours : c'est la statue de la Bonne Madame.

La tradition veut que l'emplacement de cet oratoire ait été fréquenté par une sainte béguine, venue du couvent de Nivelles, et dont la retraite était située à La Converserie, à trois kilomètres de Laneuville.

Chaque matin, la Bonne Madame allait à Lavacherie quérir, dans un sabot, les charbons ardents nécessaires à l'allumage de son feu.

Une fois, un manant la reçut mal et osa même l'insulter.

A l'instant, ce lâche et tous les siens furent frappés de cécité.

Il fallut l'intervention du vénérable curé de Lavacherie pour que la Bonne Madame consentît à revenir, huit jours après, chez les malheureux aveugles. Elle apportait, dans son tablier, et bien vivant, un poisson capturé à l'étang de Berguème, hameau sis à l'est de Sainte-Ode. La Bonne Madame ouvrit le poisson avec ses doigts, tira quelque chose du corps de l'animal et en frotta les yeux des affligés, qui aussitôt recouvrèrent la vue.

Par la suite, d'autres guérisons auraient été opérées à son intervention.

De temps immémorial, le premier dimanche de mai,

un pèlerinage, dirigé par le curé de Lavacherie, gagne l'oratoire de la Bonne Madame, implorée spécialement par les populations pour les affections de la vue.

D'aventure, le garde Simon, de Sainte-Ode, lève les deux troncs. Le produit des aumônes est destiné à des messes, célébrées à Lavacherie.

— Connaissez-vous le partage de la forêt d'Awenne appartenant, pour la meilleure part, à cette commune et, le reste, au village de Lesterny?

Autrefois, les gens d'église étaient mêlés davantage aux intérêts temporels du peuple.

C'est ainsi que le partage de la forêt d'Awenne (1) fut confié aux patrons des trois églises voisines : saint Martin, d'Awenne, sainte Marguerite, de Lesterny, et saint Ambroise, de Masbourg.

Le premier, véritable homme d'État, eût bien voulu s'adjuger l'ensemble du domaine; mais se défiant de la finesse et de l'esprit résolu de sa gracieuse voisine, qui avait fait ses preuves en conseillant la Pucelle d'Orléans, trouva prudent de composer avec elle. Il jugea, pour le surplus, que quelques bonnes terres conviendraient particulièrement à cette protectrice des jeunes mères et de leurs nouveau-nés, dont elle assurerait, par une culture rationnelle, l'alimentation. Quant à saint Ambroise, à la parole coulante comme le miel,

(1) Elle s'étend des bords de l'Homme jusqu'à la forêt de Saint-Michel.

et pour cause, on le laisserait à ses chères abeilles.

Voilà comment Awenne est toujours en possession de sa belle futaie; pourquoi Lesterny en a rogné une partie et l'explication que Masbourg (1), pour se procurer du bois, doit souvent tromper la vigilance des gardes.

L'ancêtre de donner le signal de l'hilarité, insoucieux d'exhiber une bouche édentée, noire comme un four.

Nerveux, se redressant sur sa chaise, il dit :

— Celle-ci m'a souventefois été contée par ma défunte mère. Ah! que n'ai-je sa mémoire!

Une chèvre avait trois chevreaux : son orgueil et sa joie.

Un jour que la température n'était pas assez propice, ou pour une autre raison à elle connue :

— Restez, mes chéris, je vais brouter en hâte. Je vous rapporterai du lait plein mes mamelles et des « brostons » plein mes cornes. Surtout, gardez-vous d'ouvrir au méchant loup, ce terrible dîmeur de notre tribu, si jamais il se présentait.

La mère partie, le carnassier sûrement aux aguets vint heurter l'huis de la chèvrerie. Contrefaisant sa voix dans la perfection, il chantonna :

Ouvrez-moi la porte,
Mes petits enfants,
Car je vous apporte,
Du lait excellent,
Des herbes d'argent.

(1) Aussi les « Rondrotches » fleurissent-ils toujours le genêt et la bruyère.

— Avancez la patte sous la porte! enjoignit l'un des chevreaux. Nous verrons bien si c'est maman.

Une grosse patte noire d'écervelé se glissa.

Vlan! un coup de hache la coupa.

Maîtrisant sa douleur atroce, gémissant à peine, ivre de vengeance, le terrible dévoreur alla panser rapidement sa plaie et, affolé par la rage du meurtre, sur trois pattes, la quatrième en écharpe, revint à l'assaut.

Doucereux, il renouvela :

Ouvrez-moi la porte,
 Mes petits enfants,
 Car je vous apporte,
 Du lait excellent,
 Des herbes d'argent.

— La patte sous la porte! intimèrent trois voix de l'intérieur.

L'astucieux poussa la patte gauche, préalablement enduite de farine.

— Ah! c'est maman! c'est maman! clamèrent en chœur les chevreaux.

Et de débarricader fébrilement la porte, et de tirer la bobinette pour se jeter au plus vite dans la gueule béante et enflammée du loup qui étreignit le premier de ses griffes et se gorgea de sa chair et de son sang.

Les deux autres innocents eurent juste le temps de se réfugier : l'un dans la cheminée, l'autre dans la caisse de l'horloge, d'où, transis, ils entendirent le broyement fait de leur infortuné frère.

Enfin, pliant sous une charge d'herbe tendre et parfumée, la chèvre s'en fut au logis.

Du coup, aux empreintes des pas, elle devina son malheur.

A son premier bêlement de détresse, les deux réchappés sortirent de leur cachette et, plus morts que vifs, de narrer le désastre.

Trépignant d'impuissance, la pauvre mère allait, sur le seuil, clamer sa peine à tous les échos, lorsqu'elle remarqua une bête, loup ou renard, étendue au bord d'un fossé proche.

N'écoutant que son courage, elle s'empara d'un coutelas effilé, fonça sur l'ennemi et lui trancha la tête d'un vigoureux coup de son arme : c'était le sanguinaire qui, repu, faisait la sieste.

Se tournant vers son ami :

— Allons, Ferdinand, ouvre tes tiroirs et dis-nous les « faves » de ton pays natal.

Sans autre invitation, Ferdinand, très à l'aise, conte :

— Le village de Berbourg dépend de la commune de Manternach, sur la Syre, laquelle se jette dans la Moselle, à Mertert.

La forêt de Berbourg avait bien mauvaise réputation, il y a une cinquantaine d'années; il fallait des motifs graves pour s'y hasarder, la nuit venue.

Tantôt, un chien noir, aux yeux fulgurants et à la

gueule de feu, recevait le voyageur à l'entrée de la futaie. Le monstre se contentait de tourner autour du téméraire qui osait le braver dans son domaine et l'accompagnait ainsi jusqu'à l'orée du bois. Imaginez-vous le plaisir du passager en semblable compagnie?

D'autres fois, le traînard, appréhendant le fantôme dont il avait ouï si souvent la description, ne voyait ni n'entendait d'abord quoi que ce fût. Déjà, il se réjouissait d'en avoir été quitte pour la peur, lorsque, soudain, un corps velu, d'un poids énorme, lui tombait sur les épaules, lui couvrant la tête et l'aveuglant. Quand le malheureux, plus mort que vif, tremblant et titubant, parvenait à l'autre extrémité, il constatait, à sa grande stupéfaction, qu'il était seul, sans trace de l'être maléfique.

Un couple nouvellement marié se trouvait en visite de bienséance dans un village voisin.

Il avait été si bien fêté par les amis et connaissances, que la nuit était tombée lorsque mari et femme pensèrent au retour.

Mais, comme le chemin conduisait dans la forêt de Berbourg, on tenta de retenir les jeunes époux, et on leur offrit l'hospitalité. On leur dépeignit les mille dangers qui les menaçaient : chien noir, loup-garou et autres rencontres plus terrifiantes les unes que les autres.

Le mari opposa à ces représentations son entêtement de campagnard émêché et persista à vouloir rentrer. La

femme, admirant le courage de son cher époux et confiante en sa force, se rallia à son idée.

Les voilà en route.

Presque à la sortie du bois, le mari éprouva le besoin de s'écarter.

La femme, sachant son protecteur à proximité, attendit paisiblement.

Tout à coup, un grand tumulte s'éleva, les branches des arbres craquèrent, un sifflement se produisit et un animal, aux yeux de braise, se précipita sur la femme, pétrifiée d'horreur.

Le premier moment de frayeur passé, l'assailie se débattit ferme, appela au secours et fit tant que le monstre, abandonnant la partie, prit la fuite à travers le hallier.

Quelques instants après, le mari accourut. Sa compagne lui raconta l'agression. Ils pressèrent le pas et regagnèrent leurs pénates sans autre rencontre fâcheuse.

Le lendemain, quand la femme s'éveilla, le mari dormait encore. Il dormait la bouche entr'ouverte, montrant de petites dents, pointues comme celles d'un jeune chien, auxquelles était accroché un lambeau d'une étoffe pareille à celle du fichu de soie qui coiffait son épouse la veille et qui avait été déchiré dans la bagarre.

Malheur! le loup-garou, c'était son mari! Elle avait épousé un loup-garou.

Gaillarde, la femme prit une aiguille à ravauder et

en traversa le bras du dormeur ! Celui-ci jeta un grand cri et sauta par la fenêtre dans le jardin.

Peu après, la femme trouva son mari occupé à allumer le feu.

Ils vécurent longtemps heureux et eurent de nombreux enfants.

La légende du mari loup-garou passa de génération en génération, et, pendant des siècles, causa d'épouvantables cauchemars aux jeunes filles des populations rurales.

— Les histoires de loup-garou foisonnaient au pays.

En mon jeune temps, plusieurs personnes âgées prétendaient avoir connu des hommes loups-garous.

On croyait généralement que, pour délivrer ces ensorcelés, il suffisait de leur soutirer quelques gouttes de sang.

« Ah ! tu ne crois pas aux loups-garous, morveux ! Eh bien, moi, j'en ai vu un ; je l'ai vu comme je te vois, de mes yeux ; et je lui ai parlé, comme je te parle ». Ainsi s'exprimait le vieux Nick, un jour que moi, son jeune ami, qu'il traitait volontiers de morveux, avais fait l'esprit fort en niant l'existence de ces êtres fabuleux.

Et voici ce qu'il raconta :

« A ton âge, j'étais domestique à la ferme de Sainte-Marie (dépendance de l'abbaye des bénédictins d'Echternach).



*... il tomba nez à nez sur une bande de femmes qui se livraient
à une bacchanale effrénée... (Page 209.)*

» Le foin était rare. Du samedi soir au lundi matin, les chevaux restaient dehors sous la surveillance alternée de jeunes gens.

» Une fois, j'avais comme compagnon de garde le domestique d'une autre ferme, étranger séjournant depuis peu dans le village, et que je connaissais à peine. Le lieu de pâture, pour cette nuit, était à une courte distance de la forêt de Herborn. Nous avions à surveiller cinq chevaux, dont une jument et son poulain.

» Du samedi au dimanche, aucun incident. Le dimanche soir, je pris la première garde, du crépuscule à minuit. A minuit, je secouai mon compagnon ronflant à côté du feu, allumé en raison de la fraîcheur et, aussi, pour tenir éloignés les loups dont on avait signalé la présence.

» Je m'endormis à mon tour. Je fus éveillé en sursaut par un piétinement désordonné, un hennissement lugubre. Je bondis sur pied pour voir s'esquiver sous le bois une masse informe, impossible à déterminer.

» Je constatai immédiatement la disparition du poulain. Mon camarade, lui aussi, était absent. J'en conclus qu'il s'était mis à la recherche du poulain et qu'il ne tarderait pas à réapparaître. Je n'osai pas quitter le troupeau, de crainte d'autres accidents.

» Après des heures interminables, au petit jour, mon compagnon revint. Il se traînait, comme fatigué d'une longue course. Le regard trouble, la parole embarrassée, il se plaignait de douleurs au ventre. Interdit, j'aperçus

des taches de sang sur sa figure et sur ses vêtements. Un horrible soupçon me traversa l'esprit, mais je craignais de souffler mot.

» Mon camarade m'expliqua alors que, peu après avoir pris la garde, un gros loup s'était précipité sur le poulain et l'avait entraîné vers la forêt. L'attaque avait été tellement rapide et sa surprise, à lui, si grande, qu'il n'avait pas songé à me réveiller et qu'il s'était élancé à la poursuite du ravisseur, mais en vain.

» Cette explication débitée avec volubilité me sembla louche.

» Nous rassemblâmes nos bêtes et prîmes le chemin du retour. Inquiet, je cherchais comment expliquer à mon maître la perte de son poulain. Mon compagnon ne cessait de geindre.

» A proximité du village, je fis appel à tout mon courage et je lui dis : tu souffres, tu dois savoir pourquoi. Et comme il me regardait d'un air interrogateur, j'ajoutai : ce n'est pas étonnant, avec un poulain dans le ventre !

» Son regard devint féroce et, d'une voix qui ressemblait à un grognement de fauve, il hurla... oui, en vérité, il hurla : « Tu as de la chance que nous soyons si près du village et en plein jour ! »

» Le lendemain, il s'éclipsait, et jamais plus on ne le revit.

» C'était un loup-garou, te dis-je. »

Voilà ce que certifiait le vieux Nick vers l'an 1866,

dans un des villages du pays d'Echternach, au Grand-Duché de Luxembourg.

Une pause.

— A Grevenmacher vivait, il y a longtemps, longtemps, un homme très riche, nommé Jeannot. Outre de grandes étendues de terres, de prairies et de bois, il possédait d'énormes tas d'argent.

Connu pour sa ladrerie dans toute la contrée, on ne l'appelait que Jeannot l'avare.

Par son extérieur négligé et hirsute, il inspirait la terreur.

Un jour, à la suite d'un épouvantable orage, la Moselle grossit au point, que bientôt toute la vallée fut sous eau. La maison de Jeannot, plus exposée parce que plus près de la rivière, fut emportée par les flots. Lorsque Jeannot constata le danger, ses yeux chavirèrent; il se jeta sur son cher trésor et périt misérablement. On n'a jamais retrouvé son corps ni aucune trace de son magot.

Peu après cet événement, des personnes, attardées dans les environs de Grevenmacher, assurèrent avoir entendu des hurlements et des bruits sinistres, à proximité d'une dépression de terrain appelée « la mare aux grenouilles ».

On en inféra que c'était l'âme de Jeannot l'avare qui revenait la nuit et demandait qu'on le réunît à son argent enfoui au milieu de la terre.

Dès lors, Jeannot reçut le nom de l' « Homme de la mare aux grenouilles ».

Depuis de longues années, « l'Homme de la mare » était la terreur des environs. Un moine conseilla enfin de fabriquer un chaperon de plomb et d'en revêtir le fantôme à l'aide d'exorcismes appropriés. La légende ne dit pas comment on parvint à imposer le vêtement au fantôme; elle ajoute qu'à partir de ce moment, il ne fut plus question de rien.

Dans la suite, la même contrée devint le théâtre d'apparitions nocturnes qui terrorisèrent tellement les habitants, que plusieurs moururent de frayeur. Pendant des nuits entières, on percevait des coups de feu, des hurlements, des rires atroces, faisant frissonner les voyageurs tardifs. Malheur à ceux que leur chemin menait dans ces parages!

Une pauvre femme, chargée d'un fagot, passait un soir à proximité de la « mare aux grenouilles ». Subitement, elle entendit des pas précipités et faillit tomber. Un être avait sauté sur son fagot. Écrasée par un formidable fardeau, elle parvint à se traîner jusqu'au lieu dit : « La montagne du calvaire », où elle s'évanouit et trépassa.

D'autres personnes durent porter ainsi le terrible fantôme. Toutes avaient reconnu « l'Homme au manteau de plomb ».

Suivant la croyance populaire, Jeannot l'avare, « l'Homme de la mare aux grenouilles » et « l'Homme au

manteau de plomb » ne formaient qu'un seul revêtement.

On n'en parle plus depuis les campagnes de Napoléon. A sa gloire de conquérant, le Petit Caporal a ajouté celle d'avoir chassé tous les mauvais esprits et fantômes de la vallée de la Moselle.

Après cette incursion au Grand-Duché, rechaussons les bottes de sept lieues pour rentrer, fis-je. Si vous le voulez bien, nous reprendrons haleine à une enjambée d'ici, à Wisembach, où le vieux garde forestier Jean Hir... m'a certifié récemment ce qui suit.

Voici un long temps, le maréchal ferrant de Vlessart — homme de stature athlétique, puissant de torse, le cou gonflé par les tendons des muscles, la face carrée, anguleuse, aux sourcils épais, horizontaux sur un œil rude — se rendit à la foire de Fauvillers. Y conclut-il un bon marché? Y rencontra-t-il des connaissances? Y souffrit-il de la pépie? Toujours est-il que, retraversant la forêt dont les arbres effeuillés détachaient leurs ramures dans la nuit sombre, il avait la casquette un tantinet sur l'oreille.

L'homme ignorait la peur.

Débouchant à une croisée de chemins où se trouvait une croix écornée, il tomba nez à nez sur une bande de femmes, aux allures bizarres, qui, un bonnet rouge sur le chef, se livraient à une bacchanale effrénée, sous la direction d'un grand nègre mélancolique, d'une

gravité superbe, les cheveux hérissés, les yeux fort ouverts, enflammés et hideux, avec une véritable barbe de chèvre. Le cœur serré par une inexprimable émotion, le riboteur les dévisagea : toutes étaient de son village et des alentours.

— Eh bien, Nicolas, interpella la Marie-Barbe avec un sourire diabolique, ne me fais-tu pas danser? Elle avait saisi sa dextre épaisse et velue, puis son bras musclé, dans un serrement nerveux.

— Je veux bien. Je veux tout ce que vous voulez, répondit le fabricant de fers à cheval, déjà dégrisé.

Aussitôt, il reçut un bonnet rouge avec ordre de s'en coiffer.

Et allez donc tambourin, flûte et violon!

Au repos, sa danseuse, réputée parmi ses congénères :

— Mon cher Nicolas, après avoir dansé, on est généralement heureux de prendre quelque rafraîchissement; viens avec nous dans cet hôtel que tu vois : tu n'auras pas à le regretter.

— Je suis toujours content, moi, acquiesça le maréchal.

Son estomac, il est vrai, devait crier famine.

Un rien de temps et les voilà tous dans une spacieuse salle de festin, richement décorée, illuminée de mille feux, où s'alignait une table, aux napperons dorés, ornée de fleurs rares et chargée de mets et de vins les plus variés, au fumet embaumant : l'eau en venait à la bouche.

Un maître des cérémonies plaça Nicolas à côté de la Marie-Barbe.

L'homme de Vlessart, accoutumé à dire son bénédictité, ôta son bonnet rouge et traça le signe de la croix.

Au même moment, la pièce fut plongée dans d'épaisses ténèbres. Il se fit un grand bruit.

Nicolas, la gorge sèche, la sueur au front, se demandait ce qui allait lui arriver. Se frappant la poitrine, il marmotta des oraisons.

Du temps et du temps passa.

Enfin, d'un soupirail, une lueur blafarde pointa, qui permit au maréchal de se reconnaître : il était bel et bien dans une cave.

Il reprenait ses esprits, lorsqu'il perçut un bruit de pas, et la porte s'ouvrit pour livrer passage à une jeune femme en négligé. A la vue de ce grand diable, à la mine hagarde, la servante poussa un cri, referma vivement la porte et, verte, se sauva en hurlant au revenant.

Le maître de la maison sollicita aussitôt l'intervention du curé.

Non sans prendre d'infinies précautions, le prêtre descendit à la cave et, d'une voix gutturale, — Nicolas se trouvait à Vienne, — apostropha le fantôme.

Le fantôme resta bouche bée.

Le curé lui « baragouina alors de son mieux le français ».

Nicolas finissait de raconter son aventure quand, replaçant sur sa tête le bonnet rouge écrasé entre ses mains, il se retrouva à l'endroit même où, naguère, il avait si bien dansé, et à rebours encore.

Il piétina cette coiffe ensorcelée et, nu-tête, regagna Vlessart sans autre anicroche.

Il y rencontra une des sorcières de la nuit qui se rendait à la fontaine.

— Hé! Nicolas, d'où rentre-t-on déjà si matin? dit dans un rictus la harpie, à la peau bistrée, plissée comme du parchemin.

— Tais-toi, vieille rosse, tu le sais mieux que moi, dit-elle à l'instar du maréchal, menaçant.

Mais, mieux inspiré, il s'en tint là et s'en fut, brisé de fatigue, vers sa forge bordant la grande route.

Un sieur Gérard, aussi de Vlessart, qui exploitait une scierie dans le bois, devait, ensuite d'un marché conclu avec un certain Louis, de Louftémont, lui fournir, à raison d'un franc l'une, les poutres nécessaires à une construction.

Or, un soir, par les sentiers jonchés de feuilles sèches, le garde rencontra ce dernier dans la forêt, un baliveau sur l'épaule.

— Je t'y pince, mon ami, lui dit-il en mettant la main sur l'arbre pour arrêter le délinquant.

A sa grande surprise, le garde ne tenait plus que l'extrémité d'un gros buisson.

Cette dernière, propre à Lojstémont.

Par une nuit froide, un sieur Fonck gardait les chevaux dans le bois.

Il s'assoupissait près d'un bon feu, lorsqu'il entendit ses bêtes piétinant et hennissant.

L'homme vola à leur secours.

Ses chevaux pâturaient le plus paisiblement du monde.

Ne voyant rien d'anormal, l'œil aux aguets, tel un bon chien de chasse que son flair guide sûrement, il regagna son feu et, couché à sa place, trouva un affreux dogue.

Brandissant son bâton :

— Hé! que fais-tu là, toi? chevrotà Fonck.

L'animal déguerpit en louchant.

— On a raison de dire que conter incite à conter, intervint notre hôte avec une certaine brusquerie, de crainte sans doute de perdre le souvenir qui lui revenait.

A Remagne opérait une « macrale » de renom : la femme Cetturu.

Le terrain devant sa demeure — propriété du fermier Wignies qui, jamais, ne parvint à en tirer le moindre parti — était une terre maudite où les attirails se brisaient.

Une nuit d'hiver, sa cabane flamba. Obstinée à la reconstruire sur son emplacement, la Cetturu quêta à rapides enjambées.

La chevelure éparse flottant à la bise, sa jupe en coup de vent, vrai fantôme, la voici à Freux (1). Chez Fortemaison, de solliciter de la paille. Le fermier, sans se faire prier, chargea son berger Boseret de lui choisir quelques belles bottes de seigle.

Que se passa-t-il? La mauvaise ne fut-elle pas satisfaite du don reçu? Toujours est-il que, l'après-midi, le berger ne réussit pas à sortir ses bêtes. Le personnel de la ferme s'en mêla. Peine perdue : sitôt poussés à la porte, les moutons rentraient, effrayés. Ce jour-là, le troupeau dut rester à la bergerie.

— Quand j'y pense, ce qu'elle a « marré » d'attelages, envoyé de poux et donné de besogne aux curés des environs, joyeux compères sachant, entre eux, se jouer toutes sortes de tours! Celui de Tillet, l'abbé Meur..., mystifiait ses confrères à chaque occasion.

— Le vieux pasteur de Marvie avait, lui, la réputation de faire retrouver les objets perdus ou volés. A des lieues à la ronde, on sollicitait son intervention.

— Fort heureusement, à l'époque, nous possédions aussi dans le pays le maréchal de Fosse, terreur des rats, à la baguette divinatoire, son collègue de Louftémont,

(1) Dans la forêt de Freux existe une fange dite « de la Béguine ». C'est là que se tapissait l'ancre, aujourd'hui disparu, d'une scricière à qui obéissaient les feux follets du fond de Baichamps, où ne s'aventuraient que de rares braconniers.

un fin matois, et le père Bouvier, de Bras, ressource suprême des conscrits (1).

Maintenant, le café est servi. Allons voir si Fernande n'a pas mis trop de chicorée. Après — vous en avez le temps — nous jouerons « sept lignes ».

J'acceptai le programme, qui n'eut plus rien de folklorique, en dépit de ma maladresse délibérée aux cartes... et du reste.

(1) Voir *La Défense wallonne*, numéro du 1^{er} juillet 1928 : « Pratiques auxquelles on recourait en Ardenne pour amener un bon numéro au tirage au sort ».



LOUIS BANNEUX

LÉGENDAIRE ARDENNAIS



OFFICE DE PUBLICITÉ (Société coopérative)
Rue Neuve, 36, Bruxelles

LOUIS BANNEUX



LÉGENDAIRE ARDENNAIS

Illustrations d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Établ. J. LEBÈGUE & C^{ie}, Éditeurs

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1929